

N° 42. — TOME VI.

10 MAI 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Viéle-Griffin : *Entretiens sur le mouvement poétique.*

Paul Adam : *Dieu* (suite).

Henri Fèvre : *Indications politiques.*

Sait-Pol Roux : *Les Saisons humaines* (2^e partie).

Paul Adam : *Critique des Mœurs.*

Edmond Cousturier : *Notes d'art.*

B. L. : *Revue des Revues.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	6 francs.
PROVINCE	12 francs	7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	8 francs.

Le numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER
BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

ENTRETIENS

SUR LE

Mouvement Poétique

II

Il est de l'instinct du snobisme en vigueur de « goûter » la stérilité littéraire.—Rapprochera-t-on pour autant ces contemporains du peuple d'Athènes que la grossesse de Phrynée émut et consterna? Nous avouons ne pas le tenter ici : le souci du beau entre pour peu, croyons-nous, dans cette préconisation de l'abstention littéraire ; si ce souci est la seule motrice ne fût-ce que chez un de ces Malthus, celui-là soit-il mis hors de cette polémique et vénéré comme le seul de son espèce.

Oui, malgré quelques plaisanteries paradoxales où

nous eûmes l'honneur de nous rencontrer avec MM. de Wyzewa et Jean Thorel, tous deux producteurs au même titre que nous-mêmes, nous ne pouvons honorer les abstentionnistes.

Le cas est rare, en effet, bien que légitimement glorieux, d'un génie à ce point halluciné par la poursuite d'une perfection fugace qu'il use sa vie en un effort surhumain, léguant l'exemple réconfortant d'un bel orgueil. Le cas est plus fréquent d'un homme à ce point perspicace que, s'étant reconnu d'emblée inférieur à son ambition, il se garde de faire la preuve de son infériorité et vit gravement le cabotinage dont il veut leurrer de moins clairvoyants ; celui-ci se proclame esthète, son attitude est faite du dénigrement hautain dont il sape les productions de la littérature ambiante, édifiant peu à peu autour de lui le dogme de la perfection d'une sienne œuvre possible qu'il laissera volontairement irréalisée.

Vraiment, à scruter notre conscience, nous avons chéri le prolifique Ponson du Terrail d'une affection bizarre et la disparition de la race des Richebourg et des Jean Rameau (peintre par dessus le marché. celui-ci) nous laisserait ému d'un sentiment de vide indéfinissable.

* * *

Nous saluerons donc d'abord en M. Ferdinand Hérold — dont les hasards du flux littéraire, nous mettent, ce mois, un admirable volume sous les yeux — un écrivain fécond, étranger aux étranges scrupules de la stérilisation préméditée, un écrivain qui, suivant son instinct, procrée. Nous ne nous laisserons pas rebuter par cette déplaisante « femme à la roupie » dont M. Odilon Bedon dépare indûment le

seuil de ces *Chevaleries sentimentales*, et dirons, très généralement, que l'illustration d'un poème est toujours une erreur esthétique pour des raisons évidentes qu'il y aurait peut-être lieu à développer quelque jour. La dédicace épigraphique des divers poèmes d'un recueil semble aussi inélégante — inélégance si légère pourtant et si sympathique ; mais arrêtons-nous : nous allons parler papier et imprimerie ! il est vrai que ce ne pourrait être que pour louer M. Hérold.

M. Hérold est de cette vision poétique familière au Spencer du *Faerie Queene*, vision qui se généralise depuis quelques années : le Chevalier, la Princesse, le Héros, la Fée, l'Epoux, la Dame, le Roi et la Maîtresse se saluent, et se croisent, et paradent comme dans on ne sait quel sentimental quadrille, évoluant sous des aulnes et des peupliers, irradiés d'aurore claire ; les arbres sont en fleurs, les sources bondissent plus vives, puis la nuit tombe amoureuse, et, dans ce soir, passent comme des âmes tristes.

Est-ce bien un reproche que nous formulierions disant : toute cette mascarade romantique est trop noble d'allure, ces bois sont trop tendres, ces herbes trop vertes, ces fleurs trop éclatantes ; le Héros qui se carre à chaque page met trop d'insistance à se faire admirer ; nous aimerais un pauvre parmi tant de richesses, un solide criminel parmi tant de sainteté, — un haut de forme ou une franche casquette parmi ces morions et ces cimiers, — un cheval de labour au milieu de ces palefrois et le vent E.-S.-E, sur tous ces parfums. Non qu'ils ne vivent, ces poèmes, de beaucoup d'amour et de beaucoup de noblesse, mais la simple vie éparsé sanglote et rit, si belle et si pure, si tendre et si fatale, que nulle fée ne vaut sa silhouette blonde au tournant de la route caillouteuse, que nul

chant de sirène n'égale sa voix entre les feuilles, que nulle épopée n'atteint à la tragique grandeur de son bûcher de gloire occidental.

Ne semble-t-il pas que le poète vienne à Elle, si simple qu'elle l'étreint d'éternelle joie, si sincère qu'il la peut voir transposant de symbole en symbole le chêne paternel en l'arbre Ydrasil? Sa pensée, pour s'élever, n'a pas à se détacher de l'ambiance quotidienne, du seuil où buta son premier pas, du ruisseau qui le mira étonné, des paisibles animaux qu'il apprit à nommer balbutiant, de la ville où il prit conscience; car toutes ces choses, il les comprit belles dès qu'il les aperçut et ne les traduisit jamais selon la banale bassesse des âmes moins claires qui les reflètent. Ceux qui, pour atteindre les hauteurs du rêve, ont voulu secouer la poussière de la route de vie et « planer », qu'un Dieu les mène et qu'ils atteignent au but de leur aspiration, c'est notre souhait; nous vénérerons mieux Walt Witmann, une herbe aux dents, qui s'allonge sur le dos au grand soleil et prie.

Avons-nous dit tout le bien que nous pensons de M. Hérold, âme droite et sereine, amant des formes eurythmiques et de qui la phrase souple et légère ondoie d'une harmonie personnelle, adéquate à son rêve, et telle que son style, suivant le juste critérium de Paul Adam, peut être dit excellent?

* * *

« Eh bien créons des fantômes qui périront avec l'Aède qui les créa, mais du moins que, pour l'Aède, ils soient exquis, et beaux, et grandioses, et voluptueux, » s'écrie M. Joseph Declareuil. Je ne sais si je dois traiter M. Declareuil de jeune poète car il est peut-être mon aîné et je ne puis me trouver jeune à vingt-neuf ans

bientôt; mais le but, avoué égoïste, de sa composition poétique et qui est de masquer la vie par de fantasmagoriques évocations il n'y atteindra pas : on ne voile pas la vie, elle transparaît; on ne coiffe pas le soleil d'un boisseau comme la lumière de l'évangile ou les réverbères que menacent les gravats des bâtisses hâties; on ne corrige pas la vie, mais on peut modifier, assainir, élargir sa vision; voilà ce que nous conseillerions à M. Declareuil, s'il était notre cadet de huit ans et s'il nous demandait un conseil.

Car on ne pourrait que s'intéresser à l'auteur de cette singulière petite pièce : *Attrition*, et ces *Prestiges* (1) seraient d'une très grande promesse. Toutefois, même là, on lit :

J'ai violé la loi qu'on nomme destinée

Ce hardi blasphème d'orgueil naïf formule-t-il le remords d'une activité psychique interrompue, ou la satisfaction un peu satanique de se nombrer parmi ces « déformateurs » dont notre génération se glorifie? Nous n'irons pas jusqu'à scruter la conscience esthétique de M. Declareuil à travers un vers peut-être inconscient, car le Verbe est terrible et formidable est la puissance introspective des mots.

Revenons à l'extériorité de ces poésies, elle est souvent berceuse et charmante, parfois un peu trop verlainienne, comme dans *Souvenir de feu*, etc.; mais presque toujours agréable. La langue est soignée mais peu sûre et surchargée. Devons-nous goûter ces verbes « ostenter » ou « inciser » dans ces expressions :

Jeune astre inoublié qui t'ostentais d'opale,

1. Ed. Girard, éditeur.

Et :

La voile incisait l'horizon ?

Mais que tout cela nous semble moins grave que ce suprême cri d'aveuglement :

La vie est l'aliment de l'infâme douleur.

Nous savons gré à M. Declareuil des instants agréables que nous ont valus ces *Prestiges* et nous souhaitons lire bientôt : *Les Heures Bleues*.

* * *

N. B. — M. Francis Vielé-Griffin, interrompu au cours de cet article par une occurrence irrémissible, le complète à la hâte en citant l'opinion intéressante et compétente de l'*Eclair* et du *New-York Herald*, sur les poètes Georges Rodenbach et Robert de Montesquiou-Fesenzac, encore d'actualité :

« **L^e voyage dans les yeux du poète Rodenbach**
La communication du docteur de Geynst
10 et 45. — Le doigt dans l'œil. »

Un des plus troublants poètes de ce temps et des plus exquis, M. Georges Rodenbach, vient de chanter en un poème d'une noble et rare sonorité, les *Yeux*. Il n'est pas éloigné d'avoir écrit un chef-d'œuvre, ce maître ouvrier, penseur subtil, analyste ému, peintre enveloppant à qui nous devons *Bruges-la-Morte* et le *Règne du Silence*, qui comptent parmi les œuvres de la plus belle venue (1). En les yeux, ce qu'il a vu !

Angoisses défuntes, rêves fixés, galop furieux des passions. Sur ce limpide cristal où l'âme se reflète toute, il lui a paru que s'édifiaient de fantastiques cités et son vers prestigieux a su, dans l'iris, bâtir des mondes et faire se courroucer des océans.

Penché sur ces trous qui sont les lucarnes de l'infini cet admirable poète a trouvé pour dire l'intensité de sa vision des mots d'une calme douceur, qui sont une musique ineffable. On ne pouvait exiger que lui fût pareil, cet honnête docteur Geynst, qui, également, s'est intéressé aux yeux. Il les a scrutés lentement pour deviner leur secret, et, un jour, tout surpris, il y a vu — non certes tout ce que seul le poète avait le privilège d'y voir — mais les chiffres 10 et 45, et c'est déjà très beau.

Il en a fait la confidence à la *Médecine moderne*.

Il examinait les yeux d'une femme de cinquante ans lorsque ces chiffres le frappèrent. Il y avait 10 sur l'œil gauche et 45 sur l'œil droit. Il chercha à établir la signification de ces chiffres, et s'aperçut, avec une évidente surprise, que ce n'était pas même le numéro des lunettes. »

Ce bel article qui marie la Science à la Poésie, vaut-il cet autre où l'élégance mondaine s'incline devant le génie?

« Une vraie première du printemps mondain, cette fête intime chez la Princesse de Léon dans le beau cadre de l'hôtel de Rohan. Les trois choses les plus délicieuses de la vie y étaient représentées: la poésie, le renouveau et les femmes. On oubliait les chaises dorées, les habits noirs et les somptuosités du salon, pour évoquer parmi ces jeunes figures dans leurs atours d'avril, les petites fées de Shakespeare, embusquées derrière un buisson d'aubépine (1).

1. *New York Herald*, 4 av.

Les vers eux-mêmes prêtaient à l'illusion. C'étaient des strophes moitié musique et moitié rêve, de ces vers qui frémissent, bercent et caressent, comme les bruits chantants et légers d'une forêt aux premiers beaux jours; les flots murmurent, les papillons s'éveillent, les libellules volent, les branches bruissent, et cela forme un concert enivrant. Pourquoi M. Robert de Montesquiou a-t-il appelé son livre, *Chauves-Souris*? Ces oiseaux de la nuit ne méritaient pas tant d'honneur, les éblouissantes envolées de sa poésie tiennent de l'hirondelle par l'élan et du colibri par l'éclat. On a fait une ovation au poète, après le *Coucher de la Morte*, qui est une idéale fleur, ciselée dans l'opale.

LA FANTAISIE D'UN JEUNE POÈTE

Sarah Bernhardt a dit avec un art infini cette fantaisie du jeune poète. On l'a trouvée admirable. Son talent semble avoir grandi, sa voix d'or résonne toujours comme une lyre, et elle a acquis le don suprême de la simplicité. Sa beauté, rehaussée par l'énigmatique et mystérieuse expression de ses yeux, s'encadrait bien dans une toilette vert-saule, brochée d'argent.

MM. Othenin d'Haussonville et Melchior de Voguë, assis au premier rang, écoutaient avec une profonde attention ces vers d'un des leurs.

L'assemblée devait d'abord être restreinte à une trentaine d'initiés, mais la Princesse de Léon n'a pas pu refuser à beaucoup de ses amis de prendre leur part de ce régal parnassien. Les portes de l'hôtel se sont donc ouvertes à un plus grand nombre d'élus.

Je ne dirai pas qui était la plus belle, je ferais tort à toutes les autres. Il m'est resté devant les yeux des visions bien différentes et diversement séductrices. Je

vois encore la Comtesse Elisabeth Greffulhe, avec son diadème de perles étoilant son fin profil et sa robe de velours noir enfermant sa taille de roseau; la jeune Comtesse Louis de Périgord, une vraie rose de la reine, dans sa jupe de satin aurore, couverte de point d'Alençon, et son visage plus frais encore que sa toilette; la Comtesse Hoyos, dans sa longue traîne de peau de soie mauve, avec son allure d'archiduchesse; la Princesse Amédée de Broglie, en satin bleu-turquoise, disparaissant sous des guipures flamandes anciennes; la Comtesse Potocka, digne d'être comparée, dans sa pâleur lumineuse, à l'Astarté invoquée par M. de Montesquiou; la Duchesse de Gramont, très charmante; la Princesse Bibesco, gracieusement mélancolique dans sa robe de deuil criblé de jais; la Vicomtesse de Courval, empruntant l'originale élégance de son ajustement à une aquarelle de Watteau — robe de brocart argent, à bouquets, manches de velours vert, le devant du corsage délicieusement pomponné de dentelles et collier de chien en velours vert; la Vicomtesse de Gaigneron, aérienne dans sa démarche, tout en velours *claret*, avec manches Anne d'Autriche en crêpe de Chine rose; la Comtesse de Puiseux, toujours simple et souriante, tout en blanc pailleté d'argent.

Qui encore? La princesse Murat, la Marquise de Massa, la Vicomtesse de Trédern, M^{me} Düe, Ambassadrice de Suède, habillée en velours noir, comme un portrait de Van Dyck, la Comtesse André de Ganay, adorable avec ses cheveux vénitiens, la Comtesse de Nivers, la Duchesse de la Trémoille, la Comtesse Ferdinand de La Ferronays et toutes les femmes de la famille de Montesquiou présentes à Paris.

LE SEXE LAID

Parmi les hommes : le Duc de Rohan, le Duc de Montmorency, le Comte Louis de Périgord, le Prince de Sagan, le Comte de Gontaut, le Duc de Luynes, M. Robert de Bonnieres, le Comte Costa de Beauregard, etc.

La Princesse de Léon met de l'esprit dans tout ce qu'elle fait. L'idée de cette fête poétique le prouve. Elle possède *le je ne sais quoi* du dix-huitième siècle, perdu aujourd'hui pour tant de maîtresses de maison.

Sa toilette, d'un goût irréprochable, était bien en harmonie avec la saison et la grâce attractive de celle qui la portait. C'était une robe d'épaisse soie d'un vert très pâle, ouvrant sur une jupe blanche et nua-geuse. Un joli enroulement de mousseline de soie blanche couronnait les cheveux coiffés à la mode Régence.

Le Prince de Léon, choisissant toujours un rôle modeste, avait voulu distribuer les programmes.

Telle a été la soirée de Pâques dans cette noble maison. On s'y trouvait bien loin du Chat Noir et des Folies-Bergère. J'avoue que ces plaisirs me consolent des autres. »

* * *

Un mot pour finir, et à la hâte :

La dédicace manuscrite des exemplaires destinés à la critique, aux confrères et aux amis, semble, de prime abord, une affaire sans importance et nettement personnelle. Quelques remarques à ce sujet ne seront pourtant pas déplacées.

L'auteur, après le surmenage réclamé par l'impri-

meur et l'éditeur et au sortir du dur labeur que suppose tout livre sincère, en s'imposant le délicat travail des dédicaces variées et formulées dans la hâte des arrière-boutiques selon mille considérations de tact et de préséances artistiques, préjuge, croyons-nous, de ses forces morales et risque d'étranges erreurs; d'autant que le protocole des dédicaces s'obscurcit de jour en jour et comporte maints sens contradictoires. Nous proposerions donc aux confrères de nous en tenir réciprocurement au courtois « *hommage de l'auteur* » qui, une fois accepté sans arrière-pensée, éviterait à beaucoup les lacinants scrupules de la vanité en lutte avec une flagornerie prudente, et permettrait à *tous* la pratique d'une politesse encore de mise, même à cette époque de muflisme et de gloriole — les adverbes « *grossièrement* » et « *impertinemment* » étant inadoptables.

Cette pratique de « *l'hommage de l'auteur* » nous l'adopterons désormais ; et nous supplions, pour le bon renom des belles-lettres, nos confrères de considérer qu'une goujaterie n'a jamais honoré son auteur, pas plus qu'une politesse ne saurait diminuer un homme, fût-il de naissance illustre.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

DIEU⁽¹⁾

Pour cette œuvre de s'unir spirituellement, les moines ne manquaient aucune pratique utile.

L'abbaye avait été reconstruite au temps de la Renaissance et dotée successivement par les rois de France revenus vainqueurs des pays italiens. En sorte qu'à travers les perspectives des salles éclairées par les ogives hautes des vitraux, la lumière dardait ses fuseaux d'or vers les parois peintes des cassettes, sur le cristal sculpté des aiguières, ou contre les forêts bleuâtres des tapisseries mythologiques.

De longues pièces à plafonds de chêne bruni renfermaient les cornues, les matras, les fourneaux de transmutation, les machines complexes de la physique et de la chimie. Le Fossoyeur régnait là, épiant la matière qui se décorporifiait dans les tubulures et les éprouvettes afin de rendre son essence en gaz

1. Voir les *Entretiens* depuis janvier 1893.

subtils suspendus dans la transparence des ballons. Partout, sifflait hors des brûleurs la flamme bleue, le saint Agna des premiers pasteurs, l'éternel ouvrier des forces en évolution... Des fumées rondes s'élevaient des coupelles. Il y en avait en forme d'anneaux roulant par l'espace, se poursuivant comme une série de gnomes en partance pour le sabbat. Les titillations électriques étaient le bruit d'une âme malicieuse dont la course errait sur le lacis des fils, dont le rire crépitait entre deux pointes, et dont l'œuvre se consommait nerveusement au fond des piles sombres.

Des miroirs thésaurisaient la lumière que les prismes mettaient en anatomie. ayant levé son épiderme de blancheur pour découvrir les muscles jaunes et verts, bleus et rouges, orangés, violets.

Le Fossoyeur sentait la création d'une force neuve, plus subtile et plus rapide .. Il la poursuivait de fourneau en fourneau, la pressant avec l'Agna complice. Tantôt il l'obtenait noire comme un corbeau, ou bien vivace et brûlante comme un chien rouge qui aboierait au fond de l'antre en feu. Et sa face de chèvre blonde se crispait d'un rire d'ironie devant les défenses de la Chose se dérobant sous tant d'apparences. Il se rappelait la légende occulte des Mille et Une nuits. Le magicien y guette le principe qui le trompe par des travestissements. Il faut que le Sage lui-même s'incorpore dans l'œuvre. Si le principe se cache parmi les grains de maïs, le mage se fait coq et les picore. Si le mystère plonge dans l'abîme des eaux sous les écailles de la dorade, le chercheur devient brochet et le traque dans les retraites glauques.

Ainsi le Frère Saint-Jean multipliait son esprit. Il allait vif et mince dans l'immense couloir de la salle, effleurant de l'œil le microscope en arrêt devant une colonie de bacilles, ou sollicitant du fluide de son

doigt la balle de sureau pendue à un fil. Plus loin il interrogeait les pantacles des alchimistes anciens, et jetait une perle de mercure dans le platine en fusion.

« Ah! ah! murmurait-il, tu t'éclipses comme l'hamdryade de la fable et tu te ris de ma barbiche de fauve... Va, dissipe tes formes derrière tous les arbres du bois; que ta fuite bruisse dans les roseaux des mares ou que ton pied ferme tape la terre des collines... je saurai te rejoindre à l'étape du soir, quand mon ardeur inlassée aura séduit tes sens... je t'aimante de ma passion plus rapide que mes actes. Et tu m'attireras contre ta tunique, ô nymphe; ainsi que le fer attire le fer... car ma gourmandise absorbe la force résistante de ta mystérieuse nature... et déjà j'ai mangé de toi le courage de ne me point regarder. Ton œil meurt derrière chaque obstacle où tu te dissimules; et je reconnais sa lueur ici et là... c'est toi, la même qui vibres en cette foudre courte; c'est toi, la même qui mènes ce troupeau de bacilles vers des transformations... tu pétris ce mercure qui bouillonne et se vaporise... et ton œil brille dans la facette du diamant reconstitué!... Va, tu es à moi... Maintenant je te vais poursuivre dans l'étendue des firmaments où tu te plais à courir en jetant ta chevelure d'étoiles à tous les rythmes de passage. O nymphe... espiègle nymphe, ne m'attendras-tu pas?... »

Le Fossoyeur s'exaltait en une joie immense. Toute son âme devenait un sourire. Il embrassait la fugitive de ses bras ouverts, et l'ivresse de la course le rendait plus hardi.

Il se signa en franchissant la porte sur laquelle, au fronton, dormait un agneau d'or, « Agna, je te salue; car tu reposes contre le livre aux sept sceaux. J'ai agité ta torche et ta lumière vers l'ombre de la nature. Et du triangle où tu t'inscris, le tétragramme de Jah-

vch illumine mes recherches. Telle Cybèle allait requérant Proserpine enfouie dans la matière par l'éternel Caïn, Pluton... Ne serai-je pas aussi l'Hercule qui ramènera la Reine à la lumière du jour?... Car, ma tenacité s'est faite à subir mainte allure et je saurai revêtir la vigueur momentanément nécessaire.»

Le seuil franchi, il trouvait le Veilleur dans une coupole d'acier peinte à l'image du ciel. Le moine y était une mince et gracieuse silhouette dans l'énormité du lieu. Au faîte d'une svelte échelle il restait suspendu, la face au miroir d'un télescope. En bas des sphères tournaient sur des socles de bronze ; et le jour s'y découpait selon des triangles symétriques. Une vie de mécaniques lentes, sûres, animait les cercles, les cadrans. Un abîme s'ouvrait sous les plateformes, plein de chaînes entrelacées et contenant le tube monstrueux d'une lunette bayant à l'infini.

Le Veilleur marchait sur les passerelles de la coupole. S'accoudant aux balustrades il regarda en silence le F. Saint-Jean, le porteur de joie. Le Cosmos se refléta dans les deux visages, et ils se saisirent l'âme l'un l'autre, heureux de leur poursuite égale à la recherche de la grande Nymphe...

« Ma paresse qui reflète la Gnose et votre gourmandise qui là cherche s'allient aisément, bien que contraire, en leur effort. La Nymphe sera prise à l'heure où elle se mirera dans le calme lac de ma quiétude et où, penchant son visage au plus près de ma surface sans rides, vous la pourrez saisir à votre aise, selon le souhait de votre appétit..

— Oui, mon frère, les contraires de nos natures alliées engendreront l'Absolu. En vous Agni se contente de luire et de se mirer. En moi il brûle et circule... Il faudra réussir à fondre ces deux actions... Le saurons-nous !

— Hé quoi, Jean, est-ce en vain que le mystère d'Incarnation fut écrit. La Vierge-Mère, est-ce pas les contraires dans une même beauté qui les identifie. Et de ces contraires identifiés qui fut engendré, sinon Dieu, l'Absolu même?... A mesure que nous nous élevons dans la connaissance, les choses divergentes nous semblent comme les poids équivalents de l'équilibre universel, et nous arrivons à ne les plus discerner, l'œil fixe vers le seul poteau de la balance. Quel besoin aurions-nous d'unir artificiellement l'action et la réflexion puisque, en fait, cette assimilation est déjà dans la continuité des phénomènes... Ayons de la foi, mon frère, en notre effort... Je crois que nous pouvons tous deux posséder la foi, le premier absolu de notre désir.

— Ce sera l'une des trois couronnes en surcroît; puisqu'elles sont dix, a dit l'Apôtre bien aimé, sur les sept têtes de la Bête.

— Ce sera la première des trois couronnes en surcroît sur celles des sept vices investis de leurs royales vertus. La foi en l'effort vers Dieu.

Leur propos fut rompu par les pleurs de l'orgue suscités avec art dans la chapelle. Cela les émut parce que les sons prirent l'allure d'une prière tendre, puis d'une objurgation violente, et s'en allèrent ensuite comme le galop d'une poursuite à travers le Tout. L'idée de la Nymphe les reprit. Ils se crurent les coureurs, les pauvres chèvre-pieds pleins de foi dans la beauté d'Aréthuse, et cela les fit descendre vers le manieur d'harmonies.

La chapelle reposait dans la somptuosité de ses marbres noirs, rouges et blancs. Le Pénitent peignait une fresque dans le contre-bas et sa voix dure chantait aussi avec l'intention apparente de guider par sa voix les mains traçant l'ondulante procession des Saintes.

— Le Sacristain, dit-il, m'enivre d'Espérance, ce soir..., et je pense que j'ai l'amour et la compassion de toutes vos âmes en moi.

Le Sacristain.

Nous avons allié son avarice et ma luxure pour orner les formes du saint lieu. Voyez la splendeur de l'autel fourbi par ses bras et voici qu'il trace sur le mur l'image de celles qu'appela le clavier... Il a thésaurisé les formes nées des sons promus par mes doigts... j'engendre dans mon inlassable baiser l'aube peut-être d'un avenir nouveau, et il fixe notre bonheur de produire... j'espère l'extase et il en thésaurise les vœux... Nos âmes contraires se sont, en ce jour, épousées...

Le Veilleur.

Vous tendez la deuxième couronne de celles qui brillent par surcroît sur les sept têtes de la Bête. La première est en nous...

Le Quêteur.

Siméon, tu as lu le Livre. Et nous possédons la troisième depuis ce matin. Voici.

Le Sonneur et moi descendions vers la ville. Caïn brillait déjà de la fête attendue... Un passant nous apprit, avec des paroles railleuses, qu'une pauvre prostituée agonisant au fond d'un bouge demandait l'onction suprême et le pardon de Dieu. Nous y courûmes. Mais, à la porte du lupanar, des filles et des soldats ivres nous barrèrent le chemin. « Moines, disaient-ils, vous ne passerez pas sans boire de ce

vin, et sans goûter la vie. Que chacun de vous étreigne une gaillarde ; nous ne vous lâcherons que si vous consentez, bons moines, à les féconder... » Le sonneur s'indigna de l'injure. La colère bondit à sa face blême ; et moi l'envie me tenaillait d'être maître sur ces pauvres gens... Nous voulûmes franchir leur résistance. La lutte nous étreignit. On entendait gémir la moribonde ; et les soldats frappaient avec les pommeaux de leurs sabres sur nos faces en sang.

Des voix crièrent : « Elle va passer... Ses lèvres sont vertes déjà... » Nous supplîmes les agresseurs. Mais le vin avait encombré leur raison.

« Ne reverrai-je pas Dieu, disait la moribonde, avant de connaître les feux d'enfer!... »

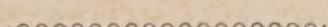
Mes frères... nous avons cédé au désir des soldats et des gouges... et nous avons perdu nos âmes pour sauver celle de la prostituée...

Mais, à notre retour, le Prieur, ayant reçu la confession du crime, nous porta la couronne de charité...

Le Veilleur.

Les sept têtes de nos vices ont pris les dix couronnes de vertu. Sonneur, fais parler les cloches du triomphe...

PAUL ADAM.



INDICATIONS POLITIQUES

L'apparition de la *Ligue démocratique des Ecoles* a causé quelque surprise et froncé quelques figures; la jeunesse étudiante semblait depuis longtemps assez sommeillante et puérile, et beaucoup ne la croyaient capable que de monômes et de cavalcades de Mardi-gras. D'autres, par contre, voient exclusivement dans les divers cercles étudiants des foyers d'ambitions universitaires et restent maussadement sur leurs gardes. Quant au clan spécial de la jeunesse littéraire qui a proclamé non sans emphase son dédain de la vérité et exécuté une abracadabrante voltige poétique en plein vide idéal, il ne peut éprouver que des sentiments hostiles envers des jeunes gens qui se réclament banalement de la science et de la raison. Enfin, cette autre portion de la jeunesse qui est systématiquement révolutionnaire se refuse à voir dans les étudiants que

des fils de bourgeois, capables seulement d'égoïsme et d'exploitation.

Voilà beaucoup de méfiances que je ne puis partager, surtout la dernière. L'idéal social comporte la fusion de toutes les classes et non leur lutte et l'élimination de l'une au profit de l'autre ; comme situation, je crois aux trois quarts de ce qu'on appelle la bourgeoisie moyenne, menacée d'ailleurs par la ploutocratie, une existence au moins aussi précaire que celle du prolétariat, et comme état d'âme, je crois qu'il y a autant de bon dans le bourgeois — où commence et où finit-il ? — que dans l'ouvrier, et qu'ils ont le droit et le besoin commun, l'un comme l'autre, d'élaborer une société fraternelle. Quant à réduire à des ambitions vulgaires et individuelles ce désir de toute une jeunesse active et généreuse d'aider à un avenir de justice, c'est la juger avec un pessimisme aussi léger qu'offensant, que la décision des ligués de se tenir en dehors des luttes électorales et politiques des partis ne justifie assurément pas.

Je préfère pour ma part considérer la *Ligue démocratique* comme une réunion de jeunes gens sincères, n'ayant d'autres prétentions que d'être tout simplement raisonnables, ce qui est déjà pas mal brave aujourd'hui, et ne cherchant leur force que dans la vérité, scientifique et dans l'étude impartiale, en grande méfiance devant tout ce qui reste en politique théorie et fantaisie, et déterminés sans plans préconçus à tous les progrès sociaux reconnus justes et praticables. Du moins tel paraît être jusqu'ici la programme de la *Ligue démocratique* affirmé et défini avec encore plus de netteté dans la conférence de M. Aulard.

Mais ce qui a fait bondir le plus grand nombre devant le programme de la Ligue et ce qui la caractérise

tout de suite est l'énergique attitude de neutralité scientifique qu'elle a prise en matière religieuse et son esprit laïque qu'elle a nettement accusé. Et l'on n'est pas très satisfait d'une jeunesse, qu'on croyait indifférente ou passivement acquise à M. de Vogüé et à ses influences, et qui, à l'heure où un essai de renaissance religieuse se dessine, se réclame au contraire d'un large et solide esprit positiviste.

Il y a eu là une surprise, car il semblait de convention que la religion revenait en effet à la mode. Après l'anticléricalisme acharné et nécessaire qui, dans la période de fondation de la République, a émancipé la société civile en éliminant soigneusement toute influence religieuse des pouvoirs et de l'enseignement publics, aujourd'hui, les querelles apaisées, les âpretés de la lutte endormies, à la faveur de la lassitude et de l'indifférence apparentes, une réaction bruyante et bavarde s'essayait, l'esprit religieux revenait en tapinois, sous le couvert et le clinquant du dilettantisme, de la psychologie, du peladanisme, du mysticisme, etc., le badaudisme s'en mêlait ; il était banal et mal porté d'être irréligieux ; les gens riches, dits du monde, souteneurs attitrés de toutes les religions qui défendent et fortifient leurs priviléges et leurs richesses en les partageant, ont su mettre en vogue une certaine religiosité ; il n'est pas distingué de n'être pas un peu pieux dans la vie ou mystique en littérature, et tous les snobs de l'une et de l'autre, tout ce qui tient à paraître un tant soit peu mondain, fluet et aristocratique, tout a pris sa petite mine confite ou extatique. Charlatans et poètes, tous s'y sont mis, les sincères et les faiseurs, jusqu'à Armand Silvestre qui, entre deux pets, fit parler Jésus-Christ au théâtre par la bouche de Mayer. Et l'on est socialiste, et l'on est anarchiste, et l'on est diabolique, tout ce qu'on veut

et tout ce qu'il faut, pourvu que ce soit chrétien en même temps. Car, avec un bon Dieu, on sait toujours bien qu'il n'y a rien de risqué, que toutes les hardiesses sont permises et restent inoffensives, et que toutes les inégalités, toutes les autorités, toutes les férocités arrachées du milieu social, il suffirait toujours d'un petit bon Dieu de deux sous, grand comme ça, pour reconstituer toutes les forces mauvaises, courber de nouveau la foule et abétir les esprits au profit des malins. C'est un si bon truc, un bon Dieu, et si commode, et on peut dire et faire tant de choses en son nom. Vive le bon Dieu, Messieurs !

Eh bien ! cela fait plaisir, au milieu de cette marmelade de religiosité, dans tout ce pataugis mystique, de voir la génération nouvelle, tout en affirmant sa tolérance absolue, se réclamer de la neutralité laïque, rejeter tout esprit théologique et métaphysique de sa pratique et de sa méthode politiques et s'en remettre tout bonnement et tout sagement à la critique et à la raison.

Dans l'état d'esprit un peu cacophonique d'à présent, il est bon de se connaître et de se définir ; on nuance tellement sur toutes choses qu'on finirait par n'avoir plus qu'une vision brouillée et papillonnante ; la complexité intellectuelle moderne, en autorisant mille façons subtiles de comprendre et d'interpréter les choses, disperse l'attention sur mille détails et l'esprit actuel est un peu comme l'œil de la mouche aux multiples facettes, ce qui nous en donne facilement la nature mobile, bourdonnante et fugace. Il est bon, dans cet état, de se fortifier de quelques idées nettes et solides et de se retrancher dans l'une des deux ou trois philosophies qui se disputeront l'action intellectuelle et sociale.

D'une part l'esprit scientifique, la philosophie ra-

tionnelle et expérimentale, ouverte à toutes les hypothèses sous le contrôle de la critique et de l'observation et dont la méthode est celle des sciences naturelles ; philosophie pour qui la politique devient la sociologie, la science d'organiser pratiquement le plus de bonheur humain possible sur la terre, avec les ressources de l'homme et de la terre, les seules que nous connaissons et dont nous disposons, dans la mesure de nos forces et la limite des possibilités naturelles.

D'autre part l'esprit dit idéaliste — des mots bien mal appropriés et que je prends au sens banal — qui renferme le bonheur humain dans l'absolu d'une formule abstraite et exclusive et le fait dépendre d'un système d'imagination, conçu de toutes pièces, en dehors de toute réalité dédaignée par principe, et sur le modèle duquel il s'agit d'établir une société nouvelle, brusquement substituée à l'autre par je ne sais quel miracle, un énorme tour de passe-passe, la pression souveraine d'un dictateur ou la chirurgie violente d'une révolution.

Les premiers, de par leur esprit et leur méthode, sont naturellement prudents, pacifiques, opportunistes dans le sens profond du terme, possibilistes, etc., ils aiment à se sentir un terrain solide et à partir du fait acquis, comme la *Ligue démocratique* prend pour point de départ la République actuelle qu'elle adopte et qu'elle défend, pour aller de là à l'inconnu et au meilleur, traverser la série des progrès sociaux et réaliser une société supérieure. Les esprits de cet ordre sont, par suite, disposés à user des moyens légaux d'action qu'ils trouvent à leur disposition, comme des plus commodes et des plus indiqués, à se servir du suffrage universel et à utiliser le mécanisme parlementaire. Et les révolutions leur répugnent.

L'esprit idéaliste, au contraire, se trouve, de par sa

nature même, porté au sectarisme et à la révolution. Croyant avoir la vérité exclusive en dépôt, il la veut imposer, et telle quelle, dédaigneux des contingences et des possibilités. C'est ainsi que, pour la jeunesse littéraire prétendue mystique et qui met l'intuition, c'est-à-dire la fantaisie personnelle de l'imagination, au-dessus du raisonnement et des faits, la révolution offre quelque chose d'analogue et de correspondant à une révélation et qui la séduit; et les plus idéalistes se donnent assez logiquement la coquetterie d'être les plus révolutionnaires. Combien de fois ne reconnaît-on pas, dans les apôtres de l'émeute, des esprits défroqués, d'anciens prêcheurs d'églises devenus orateurs de tribunes et qui transportent dans la politique des réunions leur apocalypse mystique de cathédrales?

Des deux esprits et des deux méthodes c'est le premier et la première qui me semblent personnellement les sages et je suis de ceux qui préfèrent, quand il est possible, l'évolution à la révolution, considérant celle-ci uniquement comme un-pis aller, non comme un but désirable et qui se suffit par lui-même, mais comme un moyen terrible qu'on doit tâcher d'éviter en satisfaisant d'avance les besoins qui la provoquent, quitte à l'adopter d'enthousiasme si quelque obtus et atroce refus de justice la nécessite.

Philosophie évolutive, méthode positiviste qui me paraît également être celle de la *Ligue démocratique* des écoles, dont je ne puis que louer la bonne volonté de réforme sociale, significative alors qu'elle est proclamée par la jeunesse bourgeoise elle-même.

Seulement, et là est l'écueil, qu'elle se dépêche, cette jeunesse; le programme de la Ligue est un peu bien studieux; il faut que l'étude aille vite car la réalisation presse. Surtout que la jeunesse bourgeoise n'ait

pas la morgue puérile, sous le masque socialiste, de prétendre à une attitude de classe dirigeante. Elle a le droit et il est juste qu'elle travaille comme les autres et en commun avec toutes les classes à l'avenir, mais sur un mode d'égalité et de camaraderie. Et surtout il ne serait pas bon que, grisée de sa propre sagesse, elle l'exagérât en pédantisme autoritaire et, sous prétexte de sérénité expérimentale, fit aux révoltés sincères une mine rogue de gendarme.

Car beaucoup se résignent difficilement, et pour cause, à la patience des évolutions méthodiques et le temps que vous étudiez, messieurs, des hommes souffrent depuis longtemps qui sont las de souffrir.

HENRY FÈVRE.

ÉPILOGUE DES SAISONS HUMAINES⁽¹⁾

SCÈNE IV

LE PRINCE LORÉDAN DE TERRE-SAINTE, LES TROIS
PAGES DE LA MÉMOIRE, UN IVROGNE FANTASTIQUE
UN CORBEAU PARLANT.

PREMIER PAGE.

Telle, statue mobile au piédestal de faits accomplis,
l'âme.

1. Voir les *Entretiens* du 25 avril.

SECOND PAGE.

Chaque être médite, automnal orfèvre, emmi la chute de ses propres gestes.

TROISIÈME PAGE

Tout vivant règne sur une catacombe d'événements défunts.

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Gnomes surgis du tréfonds des tiens décombres,
nous venons t'arracher aux distractions du présent
pour te plonger en ceux-ci.

LE PRINCE.

Soit ! conduisez-moi vers la reconnaissance et me sachez traduire les hiéroglyphes dont j'ai perdu les clefs.

Les trois Pages de la Mémoire se tournent vers la baie de la fenêtre où s'encadre la Vision du Prince Lorédan.

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Cela synthétise les contrées où, devant [en sortir hivernal, tu entras printanier.

LE PRINCE, exorbitamment.

Eh ! quoi, la Vallée de ma Vie ! ! ... Spontanées végétations de la remembrance ! ... Lieux autrefois si vastes, si menus en la réduction présente ! ...

PREMIER PAGE.

Ainsi d'une chaumière de lait revue par l'homme mûr !

SECOND PAGE.

Ainsi de l'ample patrie contenue tout entière dans la prunelle d'un proscrit!

LE PRINCE, mangeant la Vision des yeux.

O la Vallée de ma Vie!...

UN IVROGNE FANTASTIQUE, chantant dans un lointain légendaire.

*Pleine est la vallée
De vignes belles et de belles treilles,
De belles treilles et de vignes belles
La vallée est pleine.*

De son fauteuil, le Prince Lorédan regarde. Les Pages s'appuient, deux sur les épaules de Lorédan, le troisième sur le faîte du dossier. Prince et Pages baignés par les rais de lune suivent la même Vision et donnent l'impression d'un personnage unique : queue de paon faisant la roue!

LES PAGES DE LA MÉMOIRE, insinuateurs.

Sont-ce pas plutôt, ces vignes, des femmes aux virides atours parées de jais, d'escarboucles et d'or?...

LE PRINCE, cherchant.

Des femmes?...

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Sont-*ce* pas plutôt, ces treilles, des hommes chargés des dépouilles d'autrui?...

LE PRINCE.

Des hommes?...

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Des hommes fourbes comme tous les amis...

LE PRINCE.

Les amis!...

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Des femmes fausses comme toutes les amantes...

LE PRINCE.

Les amantes!... En vérité, lutins de ma conscience en fièvre extrême d'examen, ce vignoble est le vignoble du passé soudainement transparu. Voici bien tous les méchants rires qui traquèrent mes chemins multiples, tous les méchants rires enfoncés dans le sol par le talon de mon désespoir et que mes amers déluges devaient métamorphoser en souches, pampres, vrilles et pendeloques!...

LES PAGES DE LA MÉMOIRE, passant des mains sororales dans ses cheveux et dans sa barbe.

Lorédan souffrit les souffrances de tous les Mendians (1).

1. Allusion aux Mendians-Pèlerins des SAISONS HUMAINES, disséminés sur la route qui mène à la Vie, et représentant la Souffrance Humaine sous toutes ses faces. Au prologue, ces Mendians se dressent devant le jeune Lorédan frais éclos de sa Tour familiale et l'exhortent à s'en tenir à la Quiétude incarnée par Geneviève et de ne pas se précipiter dans la Vie; mais le Prince Lorédan, léger, la moustache blonde, nargue l'avertissement et passe. A la partie III du drame, Lorédan, retour de la Vie, fourbu, la barbe blanche, repasse devant ces mêmes Mendians; alors il reconnaît à travers eux ses souffrances diverses, chaque Mendiant lui apparaît comme un pétalement de sa fleur douloureuse : tous ces Mendians ensemble — c'est lui! (*Notes du Poète.*)

LE PRINCE.

Il ne manquait à Lorédan qu'une croix pour figurer Jésus.

LES PAGES DE LA MÉMOIRE, derechef à la Vision.

O ces grappes de rires aux raisins de larmes!...

LE PRINCE.

Vignoble hybride, de même que l'outrage!... Vignoble fait de mes chagrins et de la joie de ceux qui peignirent en violet mes illusions roses!...

PREMIER PAGE.

Si nous allions cueillir ces antithèses et les recueillir en le creux de notre ventre : panier dont nos bras seront les bords et nos mains les anses?...

LE PRINCE.

Courez, Pages de ma Mémoire, oui courez vendanger l'infortune d'antan!... Je la veux fouler d'un pied danseur et m'en saoûler pour tous les siècles à dormir!... Courez!... Puisqu'enfin sonne l'heure rétrospective où, le vécu faisant face, le dos devient le sein, buvons goulûment le sang pâle aux mamelles des beurres évoqués, sablons jusqu'à la lie les larmes solidifiées sur les volcans anciens, — et puissé-je, farouche ivrogne de mes propres douleurs, obtenir du Juge pitoyable, devant qui je vais comparaître, un grabat d'azr où cuver mes souffrances terrestres!...

Les trois Pages de la Mémoire allaient s'envoler par la fenêtre, mais un vent impétueux se lève au dehors qui bouleverse la Vision de Lorédan et la transforme. Prince et Pages penchés à la fenêtre observent passionnément.

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

La vallée vient de muer comme une courtisane.

LE PRINCE.

La Vallée de ma Vie tout à l'heure portait mes tristes armoiries... maintenant d'autres armoiries prépondèrent et prêchent une détresse étrangère...

TROISIÈME PAGE.

Les cavales de tempête ont foulé les raisins de leurs sabots, et tu vois des larmes plein les cuves.

LE PRINCE, dans la stupéfaction.

O ces cuves oblongues ?

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Ce sont des tombes.

LE PRINCE.

Des tombes !

Un corbeau, à qui sans doute les Revenants apprirent la parole humaine, croasse, en passant furtivement à la fenêtre ainsi qu'un éclair noir.

LE CORBEAU PARLANT

La vallée n'est plus qu'un vaste cimetière!

LES PAGES DE LA MÉMOIRE

Tes larmes ont noyé leurs rires, — et les effets font place aux causes.

LE PRINCE.

Ainsi tous ceux que je connus autour de mes sabliers, tous les brigands de mon haleine — car le vivant n'a pas d'amis, la terre étant un champ de dispute où ce vivant est le rival de cet autre vivant — ainsi tous mes bourreaux marinrent-là ?

LES PAGES DE LA MEMOIRE.

Tous les bourreaux de ta vie !

LE PRINCE, tendant ses mains crispées.

Ho ! ces squelettes noyés dans ces aisselles funéraires ! ...

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Bouches de leurs rires éteints, et corps des bouches de ces rires.

PREMIER PAGE, guidant la curiosité de Lorédan.

Considère ces trois mausolées en relief sur les coteaux.

LE PRINCE.

On dirait des vessies de pierre qui se gonflent à vue d'œil... les voilà grandis ces mausolées comme trois chapelles expiatoires...

Trois cloches tintent plaintivement.

SECOND PAGE.

Que ton oreille observe la voix des trois mausolées ! ...

LE PRINCE.

Ces mausolées m'évoquent à présent d'énormes bœufs de marbre... et leurs cloches bêlent...

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Très écoute.

LE PRINCE.

Trois plaintives pluies, en une seule, de trois saisons diverses...

TROISIÈME PAGE

Ces cloches résument toutes les supplications de la Vallée.

LE PRINCE

Emane-t-elle de mes tyrans défunts cette plainte hostiale?.. (Eclatant de rire.) Hi! hi! hi!.. Mien jadis, ce geignement serait-il maintenant leur?..

LES PAGES DE LA MÉMOIRE.

Par un échange prompt tes larmes sont devenues leurs larmes, leurs rires devenus tes rires.

LE PRINCE, la bouche tordue par un rictus.

Hu! hu! hu!.. :

Il agrafe sa mâchoire irrévérencieuse avec ses deux mains, et son rire est étranglé.

PRÉMIER PAGE

Sache. Les cadavres redoutent le testament des

moribonds, les jugements *in extremis* ayant force de loi dans les sépulcres.

LE PRINCE.

Ces tyrans lointains, pourquoi les maudrais-je ?..
Depuis longtemps je cultive les fleurs d'oubli dans ma serre, ici.

SECOND PAGE.

Désintéressement, noble luxe ! mais avant de le pratiquer librement et sans regret posthume, lis, Loré-dan, lis les noms qui rident les trois frontispices.

Le Prince avance ses prunelles et déchiffre les noms de la Vision.

LE PRINCE, avec effarement.

Gisèle !.. Viviane !.. Lucrèce !..

PREMIER PAGE.

Gisèle !..

SECOND PAGE.

Viviane !..

TROISIÈME PAGE.

Lucrèce !..

LE PRINCE.

O les malignes filles de mon calvaire !.. frivoles devant qui ma foi ridicule officiait !.. sieffés carrefours préjudiciables aux primitives caravanes de mon cœur !..

Les trois cloches reprennent leurs plaintes.

PREMIER PAGE.

Elles t'implorent seules, car, t'ayant fait le plus souffrir, elles sont déléguées vers ta clémence par le suffrage du peuple décharné de tes anciens bourreaux.

LE PRINCE.

Perles fausses, Gisèle, Viviane, Lucrèce, mon vieux regard ébréché comme la lame d'un couteau de rebut scie les couvercles de pierre, et je vous découvre désespérément agitées dans vos hideux écrins !

SECOND PAGE.

Depuis leur trépas, Gisèle, Viviane, Lucrèce, et tant d'autres s'agitent de la sorte, en l'attente de ton définitif et suprême pardon, les bourreaux ne pouvant gravir la Paix éternelle qu'à la suite de leurs victimes miséricordieuses et remorqués par elles.

LE PRINCE, ouvrant ses mains.

Qu'alors cette trinité comparaisse devant mon tribunal d'agonie et place les poids de son repentir dans les plateaux de ma balance !... Allez, messagers, allez vampires des représailles, ressusciter ces pénitentes et les conduire à mes orteils !...

Les Pages de la Mémoire s'évaporent par la baie de la fenêtre tandis que les cloches se plaignent davantage là-bas.

(*A suivre*).

Critique des Mœurs

A la fin d'une soirée, nous venions d'entendre, en une excellente exécution, deux symphonies de Beethoven. Pour faire surgir sur la grandeur de ce décor des personnages de vie précise, unis en même temps par l'amour et la mort aux sensations d'infini précédemment développées, le claveciniste, alors, évoqua devant notre âme encore vibrante les rythmes savamment expressifs des *Chansons Bretonnes*. Une émotion neuve, due à l'art de Gabriel Fabre, se trama sur la première. Des lignes se développèrent, de nous. Quelque chose de nos cœurs s'étira sur les sons; et nous sentimes vraiment que le temps n'était pas, que, pour éternellement, l'Amour-Mort déroulerait ses anneaux de vieux serpent à travers les mondes, tuant et engendrant avec de la poussière... Nous comprîmes notre âme étendue dans la continuité infinie des transformations...

Si intense se trouva être notre délire intérieur que, le musicien s'étant tû et gardant sur les touches apaisées ses doigts magiques nous nous confâmes tous quelques minutes au silence, sans laisser même parler nos regards. La première, une jeune femme, osa dire :

— La joie est excessive, rare... mais un chagrin me demeure pourtant. Expliquerez-vous pourquoi, en cette fin de Barbarie où nous vivons, si peu nous sommes, quelques centaines à peine ca-

pables de frémir dans de pareilles extases, et pourquoi des prophètes ne vont-ils pas dans les foules pour les initier au plus vite à notre bonheur ? Il est dur de se savoir une élite minime ; et notre joie prendrait une valeur autrement réelle si nous pouvions savoir que l'âme humaine entière communie avec nous.

L'Altruisme de cette dame, bien qu'un peu naïf, ne marquait-il pas le vœu même de tous. Et nos désirs de communisme, d'affranchissement ne sont-ils pas le souhait de voir les multitudes se satisfaire de cela même qui nous enchanter.

Malheureusement je pense que d'entendre interpréter avec goût quelques pages de Beethoven ou l'une des *Chansons Bretonnes* contenterait peu le travailleur plus apte à s'émouvoir sur le chant d'un orgue de barbarie moulant la *Favorite*. Si l'on va dans un petit théâtre du boulevard où se trémoussent les *Champignol* et les *Premiers Maris de France* ceux qui pleurent de bonheur dans la salle portent extérieurement tous les signes de l'intelligence ; ils appartiennent évidemment aux ministères, à l'armée, au barreau, à la magistrature. Les boutonnières sont rouges, les vêtements d'une élégance discrète, les gestes sobres, les barbes bien coupées. Et l'on s'amuse de voir en félicité ces graves personnes.

Les sots seuls les blâmeraient ; car il est bon de rire, encore que ce soit pour la monstruosité des sottises offertes. Mais nous savons aussi que ce monde évite soigneusement les représentations de Shakspeare et d'Ibsen ou la lecture des livres qui portent de la lumière. Si ceux-là sont à ce point liés aux plaisirs exclusifs des petits théâtres, quelle espérance aurons-nous de convaincre la plèbe pour la mener à nos joies exclusives. Ne faudrait-il pas d'abord qu'elle passât par toute la série des éducations propres à notre bourgeoisie, et, comme celle-ci, ne risquerait-elle pas de s'arrêter au milieu de l'initiation, orgueilleuse de son petit savoir, et insoucieuse de l'accroître, peureuse même devant la Gnose.

L'erreur où nous nous attardons, malgré notre esprit réformateur, est la croyance à un individu portant sur soi, et de toutes pièces, la virtualité de la perfection mentale. Les êtres de pensée ne se développent pas seulement en eux. Ils sont pour la plupart la résultante d'un rythme d'efforts vers des idéaux divers poursuivis par l'âme de la race à travers bien des individualités. Que ce rythme animique ait été modifié selon les milieux et les conjonctures ; sans doute. Mais le penseur est le produit sûr de toute une évolution continue. Un mathématicien peut naître d'une famille d'artisans méticuleux. Il réalisera en lui la pensée de ses ascendants. Un peintre peut être le fils de générations de cultivateurs regardant depuis des siècles les formes de la campagne. Le

penseur synthétique, le littérateur ou le philosophe d'abstraction émerge presque toujours d'une généalogie illustrée par des hommes d'action et de force.

M. Bernard Lazare rendra prochainement compte d'un livre fort extraordinaire que vient de publier M. de Roberty. *La Recherche de l'Unité*, écrit pour édifier une philosophie logique sur la déchéance des trois systèmes encore en honneur : le criticisme, le positivisme et l'évolutionnisme. Cet ouvrage a fort étonné en Europe. Il a valu les louanges et la bataille, comme les valut à l'auteur le volume de *Sociologie* où il précisa les directions de la psychique propre aux tendances sociales.

Or, il intéresse de noter que ce philosophe généralisateur, réalise exactement par la combativité de son esprit les espoirs d'action de toute une race.

François de Roberty, gentilhomme provençal, prit du service en Russie sous Catherine II, combattit valeureusement les Turcs et atteignit vite les hautes dignités de la hiérarchie militaire. A l'avènement de Paul I^e son fils unique, Charles, jeune officier de la garde, accusé de lèse-majesté, fut enfermé dans les cachots de la forteresse Saints-Pierre et Paul. Le meurtre du Czar survint bientôt après. Les meilleurs de ses amis et ses camarades de régiment passèrent pour l'avoir préparé. Cette aventure historique le sauva de la mort. Mais, résistant aux très flatteuses instances d'Alexandre I^e, il donna sa démission ; et, après avoir épousé la fille unique du comte Jacques de La Cerda, infant et grand d'Espagne marié à la princesse de Croy, il se retire définitivement dans ses terres de la Russie méridionale.

L'auteur de la *Sociologie*, de l'*Inconnaisable*, de la *Recherche de l'Unité*, est le petit-fils de ce gentilhomme. Du côté mâle, M. Eugène de Roberty est donc de sang français ; mais sa mère fut une vraie Russe, issue d'une antique famille de boyards mentionnée au XIV^e siècle dans les chartes publiques.

Cette influence de la double race devait conduire la vie du philosophe qui, par l'ampleur rare de ses vues synthétiques, rappelle les tendances de l'esprit oriental, et, par l'activité de son existence, exprime toute la vigueur militante gauloise.

Il est né le 25 décembre 1843 en Podolie (Russie) dans le domaine patrimonial de Kasatskoë. De bonne heure il marqua parmi les brillants élèves du Lycée impérial d'Alexandre. C'est une sorte d'école noble, d'université fermée analogue aux « tutorships » d'Oxford et de Cambridge. Alexandre I^e la fonda pour faire éduquer ses frères, les grands ducs Nicolas et Michel. Maints et maints personnages illustres en sortirent pour se glorifier dans les lettres, les sciences et la politique. On cite les poètes Pou-

chkine et Delivig, le satirique Saligkoff, le romancier Dostoiewsky, le biologiste Danilewsky, le chancelier Gortschakoff, etc...

Dès la dix-huitième année, l'auteur de la *Sociologie* avait achevé d'acquérir les connaissances que l'Université procure. Dans la hiérarchie du *tchine* russe il portait un titre équivalent à celui de licencié-ès-lettres.

Dédaigneux des situations officielles offertes par le seul prestige de ce grade, il sollicita du gouvernement l'autorisation d'aller parfaire ses études dans les villes savantes de l'Europe. L'ayant obtenue, il courut le monde non pour en saisir seulement les apparences décoratives, mais surtout pour examiner la pensée humaine en tous ses lieux de manifestation. Ainsi le suivrons-nous étudiant à Heidelberg, se passionnant à Grissen pour les connaissances naturelles, emportant d'Iéna le diplôme de docteur-ès-sciences, se liant avec Littré à Paris où il commence, près de M. Wyruboff, son camarade d'école retrouvé, une longue et active collaboration à la *Revue de philosophie positive*. Dans l'intervalle des semestres universitaires, il complète ses notions sur la physionomie du monde par des voyages à travers le continent. En Angleterre il rencontre Herzen et quelques autres réfugiés. Entre eux et lui l'amitié s'échange. Plus tard, en 1876, il devait parcourir les Etats-Unis.

Quand, après huit années d'absence, il rentre en Russie, le sûr examen des choses et des êtres a porté son esprit vers les suprêmes généralisations. Plus épris de synthèse que d'analyse, ou mieux ayant déjà utilisé cette forme-ci du raisonnement dans l'observation directe, le premier volume de M. Eugène de Roberty écrit en sa langue natale, les *Etudes d'Economie politique*, mènent le lecteur à l'acceptation du socialisme scientifique.

Dès lors son talent, pour ainsi dire totalisateur, ne s'accommodera plus des méthodes particulières en usage dans l'enseignement. Les idées obligatoires imposées aux maîtres de l'université le détournent du professorat. Il se donne au devoir de combattre les institutions restreignant la liberté d'écrire et de dire, et, durant quatre années, il appartient au comité de rédaction du seul journal opposant, à cette époque, les théories libérales aux préceptes monarchiques. Mais la lutte engagée dans la *Gazette* (académique) de Saint-Pétersbourg ne tarda point, malgré les allures modérées de la polémique à tenter l'intervention gouvernementale. Vers la fin de 1873, sur un rapport du ministre Tolstoï, l'Empereur déposséda, par décision personnelle, les rédacteurs adversaires et les remplaça d'autorité par des écrivains dévoués à la politique du trône.

Plus tard, alors que le philosophe, vivant en une sorte d'exil

dans sa terre du gouvernement de Twer et sous la surveillance de la police politique, adressait aux revues russes de substantielles études sur des questions de haute métaphysique ou de sociologie abstraite, la censure impériale interdisait la plupart des articles dès leur apparition. Les livres qu'il avait publiés jusque-là, et, parmi eux, la *Sociologie*, furent tous mis à l'index. Il était défendu aux bibliothèques publiques d'en faire l'acquisition ou de les prêter aux lecteurs. On mit sous séquestre puis, on condamna au pilori le grand ouvrage en deux volumes sur *l'Histoire de la Philosophie* dont *l'Ancienne et la Nouvelle Philosophie*, ne donnent qu'un abrégé. Le procureur général près le Saint Synode, Pobédonotzeff, appuyé par l'écrivain-archevêque Nikanor, avait, par requête expresse, demandé à la censure cette exécution du livre.

Mais, absorbé par des travaux exigeant l'application constante de la pensée abstraite, M. de Roberty se tint à l'écart du mouvement révolutionnaire et nihiliste. On connaît seulement de lui le discours qu'il prononça en décembre 1880 en pleine assemblée de la noblesse, à Twer, et qui eut un énorme retentissement dans le pays. Il y adjurait cette caste d'abdiquer ses derniers priviléges; il y faisait un appel direct à la sagesse de l'Empereur pour lui demander franchement l'octroi d'une constitution libre.

Presque immédiatement après, les événements de mars 1881 ramenèrent la réaction au pouvoir. Le philosophe sociologue dut se résigner à comprendre qu'il ne vivait point dans un milieu favorable à l'expression de ses théories. Il renonçait bientôt à demeurer dans cette patrie, très chère puisque malheureuse, mais dont il ne pouvait servir, selon ses convictions, les intérêts spirituels ou politiques.

M. de Roberty n'hésita plus à retrouver le chemin du vieux pays originel. Il revint en France, dans la terre des ancêtres.

Depuis dix ans il passe régulièrement ses hivers à Paris. Il y termine et publie ses ouvrages, préparés durant la saison chaude dans son domaine de Twer. Après six mois d'occupations purement intellectuelles, il livre à l'éditeur parisien Alcan le tome de l'année.

Ces tomes composent déjà une série considérable d'œuvres qui ébranlèrent complètement les vieilles théories universitaires et qui formulèrent la seule critique sérieuse des trois grands systèmes contemporains.

Ainsi la vigueur et l'idéal de gloire propres aux ancêtres de M. de Roberty se sont, en ce descendant, formulés par la victoire de l'esprit de généralisation embrassant dans une lutte hautaine des philosophies spécialisées.

Le rythme de l'âme de la Race passant d'époques guerrières à

une époque pacifique a manifesté la même bravoure dans un sens de dialectique.

La victoire est venue d'ailleurs plus grande pour le philosophe que pour les chevaliers.

Dans son *Esquisse historique de la Sociologie*, le professeur célèbre de l'université de Gratz, Gumplowicz, le range à côté d'Auguste Comte, comme l'un des vrais fondateurs de la Science des sociétés. Le savant sicilien Vadala, dans son livre intitulé le *Darwinisme naturel et le Darwinisme social* assure que « l'illustre sociologue français » comme il nomme M. de Roberty, dépasse de beaucoup Spencer, Schaeffle, etc. En Italie d'ailleurs l'influence de ses travaux est considérable. Vanni, Ardigo, Colajanni, Crivelli et beaucoup d'autres écrivent à maintes reprises leur admiration. Le sociologue belge, Guillaume de Greef, après avoir lutté contre les théories de notre philosophe, contraires à l'évolutionnisme reconnut l'originalité et la puissance de sa doctrine. Naguère le Dr N. Colajanni publiait ce jugement : « En vain, dit-il, chercherait-on chez nous (en Italie) des ouvrages de critique sur la présente organisation économique ou sur la reconstruction sociale qui puissent être comparés à ceux de Fourrier, de Saint-Simon, de Proudhon, de Lasalle, de Roberty, de Marx, de Owen, etc... »

Le père jésuite Hermann Gruber écrit ceci en tête de la division de son travail consacré à la philosophie française : « En France, les différentes formes de la philosophie expérimentale qui surent secouer le joug de l'influence directe de Comte et du positivisme sont représentées par trois noms : H. Taine, Th. Ribot, et E. de Roberty. A ceux-là se joignent et autour d'eux se groupent nombre d'autres écrivains philosophes, naturalistes, physiologistes, et médecins parmi lesquels nous relevons particulièrement A. Fouillée, J. Guyau, Cl. Bernard, Ch. Richet et J. Luys. »

Que l'on ajoute à ces jugements ceux de MM. Paulhan, Picavet, Tarde, Arreat, Malon, Rosny, Rossi, Bernard Lazare et nous saurons posséder enfin une méthode de philosophie digne de nous séduire.

Avez-vous lu, Madame, qui manifestiez l'autre soir, votre altruisme intellectuel, *la Recherche de l'Unité* et *la Sociologie*?

Si vous ne l'avez point fait, pensez que vous vous êtes privée d'une petite visite dans les cimes spirituelles où nous goûtons des plaisirs pareils à ceux que Beethoven vous livre, et souffrez que je vous donne en quelque manière la clef du trésor, que je vous mène au seuil d'un temple neuf où de nouveaux décors se déplieront. Car, pour cela, vous êtes plèbe, comme la plèbe l'est pour la musique qui vous charme.

La peur de connaître les jeux de l'art philosophique est une

chose bien surprenante. Rien n'évoque plus haut ni plus grand. Mieux encore qu'avec la musique on y peut goûter à l'universel et à l'indéfini. N'est-il pas très gai d'apprendre comment les idées s'attirent, se joignent, s'opposent, et de savoir par quelle suite de sages raisonnements l'identité des contraires mène à la connaissance de l'absolu ?

L'histoire de la philosophie et la critique des systèmes ne prétent pas moins de bonheur que la lecture de Michelet contant les révoltes des communes et la lutte de Liège contre les Bourguignons.

Nous manquons de goût pour l'abstrait et pour le général. Il nous faut sur chaque idée l'oripeau d'une action humaine, personnelle, et nous nous trouvons encore dans la situation de ce Bédouin qui, amené dans Paris par un fonctionnaire colonial, puis interrogé sur sa préférence entre la Vénus de Milo et la danseuse de cire du musée Grévin, manifesta pour cette dernière sa dévotion esthétique et, pour la statue, son mépris ferme.

Ce Bédouin a montré exactement l'esprit de nos meilleurs feuilletonistes, qui préfèrent Bourget à Hervieu, et Meilhac à Ibsen.

Maintenant, comme il nous faut de la consolation, pensons avec plus de scepticisme aux choses, sans nous impacter de la lenteur que les idées hautes mettent à pénétrer les masses.

Il est certain, que très peu de gens, hormis quelques centaines de lettrés, ont lu la *Tentation de Saint-Antoine*. Cette énorme synthèse de l'esprit humain réalisée en une parabole parfaite a cependant fini par aborder la foule. Comment ? — M. Anatole France a écrit *Thaïs*, qui est un petit plagiat exquis de l'œuvre de Flaubert. Evidemment, nous aimerais mieux que la mémoire de Flaubert eût bénéficié des attentions prodigues à M. A. France. Mais l'essentiel n'est-il pas que l'idée flaubertine ait fécondé quelques cerveaux, encore que ce soit par intermédiaire ?

Un excellent bouquiniste me donna récemment, et sans trop savoir pourquoi, la réelle formule de cette irradiation des œuvres fortes à travers la foule. Les nécessités de la vie m'obligeaient à me défaire de quelques livres, parmi lesquels se trouva un Baudelaire, agréablement relié. « Monsieur, me dit-il, je ne puis vous en donner que dix sous parce que le public n'aime pas les volumes qui passèrent par le relieur. Il les estime surannés et n'achète que ceux brochés, revêtus d'une couverture jaune. Ainsi vous m'offrez à un très bon livre... Je vous en donnerai vingt sols... »

Le livre était de ceux que beaucoup écrivent depuis dix ans pour le succès et où ils développent, en une action de rencontre amoureuse, tel ou tel sonnet de Baudelaire en ayant soin d'imprégnier leur récit de sa mélancolie sinistre et pompeuse.

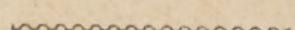
J'ai tiré profit de la leçon. Il y a évidemment des artistes qui œuvrent afin de susciter l'admiration seule des élites. Le public ne les connaît pas. Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Beyle, Balzac et Flaubert, furent de ces maîtres pour littérateurs. Ils ouvriront un cours d'idées. Des disciples sont venus à la suite qui propagèrent leur esprit. La foule adora le reflet des âmes grandes dans ces miroirs que l'on dénomme Bourget, Maupassant, Zola... Ne pouvant regarder la lumière, la multitude s'éprend de son image offerte dans des miroirs d'étain; ne sachant regarder la Vénus elle se pâme devant la danseuse de cire qu'un artiste utile moula d'après l'antique mais dont il peignit les lèvres de rosat, et qu'il affubla d'un tutu.

Ainsi les littérateurs reflètent dans leurs œuvres la pensée de philosophes; et des artisans du volume, à leur tour, préparent des petites historiettes où, après mainte et mainte réfraction, l'idée du philosophe devient perceptible selon l'optique des humbles bourgeois.

Qui a lu Schopenhauer? et que de volumes écrits sous l'inspiration d'une seule de ses phrases! Schopenhauer a fini par imprégner les âmes. Le courtage littéraire s'est entremis.

Voilà comment, Madame, Beethoven est aimé de la foule dans telle mesure de *Faust* que M. Gounod emprunta aux symphonies et voilà comment vous connaîtrez les bonheurs spirituels offerts par la *Recherche de l'Unité* en parcourant dans six mois telle brochure littéraire qu'inspira le philosophe de Roberty. Certainement vous affirmerez que le peuple connaîtra mal Beethoven, M. Gounod étant courtier. Laissez donc les littératures, Madame, et lisez les philosophies.

PAUL ADAM.



NOTES D'ART

LES INDÉPENDANTS

Quatrième Exposition des peintres impressionnistes et symbolistes chez LE BARC DE BOUTTEVILLE.

Société des Artistes Indépendants. — 9^e Exposition. —
PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS.

Comme la plupart des noms inscrits au catalogue de M. Le Barc de Boutteville sont répétés par celui des Indépendants et que les autres appartiennent à des peintres peu soucieux, je crois, de frapper à la porte des salons jurydiques, il semble raisonnable de grouper sous un seul titre général des impressions reçues tant à la boutique de la rue Le Peletier qu'au Pavillon de la Ville de Paris.

Parmi les peintres de M. Le Barc qu'on a le regret de ne pas retrouver au Salon des Indépendants, il ne convient guère de citer que MM. Sérusier et Vuillard. LA COUSEUSE de celui-là fait prévoir un artiste assez lesté pour de neuves tentatives. La fantaisie de celui-ci : DEUX FILlettes folichonnant à travers une allée de jardin est une harmonie d'une tonalité sourde, peu commune.

Quant au peintre qui signe du pseudonyme de Jeanne Jacqueline, on ne peut que regretter qu'il persiste à exposer en dehors des musées d'Etats où, sous le nom déjà d'emprunt mais à juste

titre glorifié de Sandro Botticelli, il nous avait habitués à des œuvres plus magistrales.

Malgré cette décadence, Jeanne Jacquemin figurerait avec honneur au Salon des Indépendants, si elle y bénéficiait du voisinage de toiles innommables comme il s'en trouve, et auprès desquelles ce qui est moins médiocre semble intéressant. C'est ainsi qu'on s'arrête volontiers devant quelques études de plein air qui ne témoignent chez leurs auteurs que d'un peu de goût dans le choix des motifs, que d'un charme facilement atteint par un échantillonage adroit de tons clairs. Signalons à ce titre les PAYSAGES de MM. Brindeau, Bouvet, Dulac, Leheutre, Eugène et Armand-Auguste Robert, Giran-Max (d'autres figurent chez Le Barc de Boutteville), Iker (*id.*), Schlaich (*id.*), et visitons la salle 4 où se groupent les néo-impressionnistes et les néo-traditionnistes.

Cette année, le succès de fou rire a été visé et atteint par M. Vallotton avec l'*ETÉ*, ainsi nommé parce que la toile représente des baigneuses en des attitudes bouffonnes. On y sent l'influence d'un peintre qu'on ne s'attendait guère à voir passer maître : Henri Rousseau. Quelques gravures sur bois du même M. Vallotton, notamment LES NÉCROPHORES et LA MANIFESTATION sont des déformations de meilleur aloi.

M. Albert compose des scènes de Concerts-Bals à la façon de M. de Toulouse-Lautrec, mais il reste loin de l'art aigu et réfléchi de celui-ci.

LES BAS, JEUNE MÈRE, POULES, SOUS LA TONNELLE, (L. B. D. B.) de M. Bonnard, sont motifs à lignes qui se combinent intelligemment soit par simple opposition de tons soit par l'écriture négligée d'un trait noir.

Dans son grand panneau décoratif, M. Denis s'est supprimé la difficulté d'exhiber sans convention d'école des Muses plutôt que des jeunes femmes qu'il dédaigne même de pourvoir de têtes différentes et de mains qui soient au moins des indications de mains ; mais il faut louer la remarquable composition de cette peinture où la pose décorative des bras de femmes, les lignes renflées des robes, le caractère ornemental des feuilles jaunes qui s'étoilent sur un terrain vieux rouge et le sévère contraste de solennels fûts d'arbres se concertent pour un harmonieux ensemble. Une autre séduction est cette PROCESSION PASCALE où des nonnes vêtues de laine blanche et de bure passent dans un quinconce ; sur la terre saumonnée, sur les tuniques blanches se découpent des ombres d'arbres en une sorte de ferronnerie bleue.

M. Guilloux devrait nous laisser le soin de regarder dans la nature les monstres apocalyptiques qu'il nous plairait de découvrir plutôt que d'y trouver prétexte à de telles incompatibilités picturales ;

on gagnerait au moins à n'y jamais rencontrer les lies-de-vin, les verts et les bleus dont il nous harcèle la vue.

Les envois de M. Luce témoignent d'un beau tempérament peintre; M. Luce exprime avec une rare intensité l'atmosphère opaque des parages londoniens et les ciels mouvementés qui se reflètent sur une Tamise peuplée de bateaux. A mentionner aussi ses VUES DE SAINT-TROPEZ et son pastel: PORTRAIT DE M. B.

M. Signac continue à verser la lumière sur ses toiles, à disposer pour de formelles harmonies, des tons d'une incomparable richesse.

Les paysages de M. Lucien Pissarro, et principalement un EFFET DE NEIGE (Eragny) et un TEMPS GRIS APRÈS MIDI (Bazincourt), charment par la justesse de leurs valeurs, leur finesse de coloration, le goût qui préside à leur mise en page.

M. Henri-Edmond Cross interprète la nature en ornement et balance de lignes rythmiques les arbres de sa COUR DE FERME. Ce CYGNE dont les ailes s'épanouissent en fleur est une œuvre fort délicate.

M. Anquetin n'a pas cherché à se constituer un style depuis qu'il a abandonné le cloisonnage qu'il pratiquait dès 1888. Au premier coup d'œil, telles de ses toiles évoquent inévitablement les noms de Manet, de Daumier ou de Renoir. On regrettera que la forte technique du peintre Anquetin ne soit apprise ailleurs que chez des devanciers.

Il ne faut pas omettre de citer encore dans cette salle 4, les œuvres de MM. Gausson, Boch, Petitjean, Antoine de la Rochefoucauld, les dessins de M. Angrand, les VUES DE L'ESCAUT de M. Van Rysselberghe, quelques toiles de M. de Toulouse-Lautrec, déjà vues à son exposition particulière. (conf. *Les Entretiens*, n° 37) et enfin les curieuses synthèses graphiques de M. Ibels.

EDMOND COUSTURIER.

LES LIVRES

REVUE DES REVUES

La *Plume* du 1^{er} mai est tout entière consacrée à l'Anarchie. André Veidaut, qui a composé ce numéro, y donne quelques pages sur la *Philosophie de l'Anarchie*; Kropotkine, Elisée Reclus, Jean Grane, Ludovic Malquin, Malato et Faure y parlent de *La Loi et l'Autorité*, de la *Révolution*, des *Enfants*, de la *Propriété*, des *Religions* et de la *Famille*. Hors texte, des dessins de Camille et Lucien Pissarro, Luce, Willette, Duclos et Ibels.

A signaler, dans le *Banquet*, une intéressante étude de M. Robert Dreyfus : *Roumains et Magyars*.

L'*Académie Française* est devenue l'*Assomption*, celle de M. Saint-Georges de Bouhelier, vers la gloire sans doute, ainsi que le proclame un jeune thuriféraire du nom de Maurice Leblond. Les revues d'adoration mutuelle florissent d'ailleurs. J'en veux pour preuve *l'Art et la Vie*, dont les adolescents rédacteurs emploient leurs loisirs à se découvrir du génie et à se le dire sans fard. Le dernier numéro de cette revue nous informe que quelques-uns de ses collaborateurs, « éloignés un moment de la littérature par les circonstances, » vont prochainement donner des œuvres. J'espère pour eux qu'ils sauront, mieux que leurs prédecesseurs, « pénétrer dans ce fait primitif de la vie qui est la force, antérieure à l'idée qu'elle réalise ou au motif vers lequel

elle se dirige. » S'ils peuvent ainsi éclaircir le galimatias universitaire de Maurice Pujo, nous leur en saurons gré, bien qu'ils risquent de nous priver de deux ou trois de « ces grandes études critiques ou dogmatiques, qui ont excité un si vif intérêt. »

La Lutte pour l'Art, toujours ardente et vaillante, adresse quelques paroles à la *Jeune Belgique* qui s'obstine à nous ressasser la doctrine de l'Art pour l'Art.

A l'*Idée libre*, Gabriel Mourey est désormais chargé de la critique littéraire. Peut-on demander à M. Jumar, qui publie dans cette revue les *Hauts Cœurs*, ce qu'est la *cime du cœur*? Il ne me paraît pas avoir assez clairement répondu par le vers suivant :

La cime du cœur est un pic sourcilleux.

Quelle que soit d'ailleurs la définition que M. Dumar nous pourra donner par la suite, elle ne rendra pas son poème allégorique meilleur.

Le *Recueil* publie des vers de Fernand Senevin.

La Revue Socialiste a commencé la publication du *Résumé général de la doctrine Saint-Simonienne* par Hippolyte Carnot.

L'Ermitage, qui renfermait le mois dernier de beaux vers de Grégoire Le Roy et de détestables pseudo-sonnets, nous donne ce mois-ci des *Notes sur l'Art dramatique* de François Coulon, sur lesquelles je reviendrai, et des *Chants de la Pluie et du Soleil* de Hugues Rebell. Il annonce en outre que son prochain numéro de mai contiendra un *referendum* à la fois artistique et social, sur la question suivante :

« Quelle est la meilleure condition du Bien social, une organisation libre et spontanée, ou bien une organisation disciplinée et méthodique? Vers laquelle de ces conceptions sociales doivent aller les préférences de l'artiste? »

Les réponses émanent des meilleurs écrivains de la jeune génération, celle dont l'âge avoisine la trentième année, de langues, tant française qu'étrangères. Il sera intéressant de voir en quel sens, libéral ou autoritaire, se prononcera la majorité de cette jeune élite littéraire internationale.

Dans la *Société Nouvelle* : *Comment la civilisation civilise*, par Elie Reclus, recommandé aux bons Marseillais qui se préparent à porter en triomphe le général Dodds, au nom du progrès. *De l'Ingratitude et de sa valeur sociale*, par Charles Albert.

B. L.

Le Gérant : L. BERNARD.

INFORMATIONS ARTISTIQUES DE LA QUINZAINE

AGENDA DE L'AMATEUR D'ART : Salon des Champs-Elysées, ouvert jusqu'au 30 juin. — Salon du Champ de Mars, ouvert jusqu'au 10 juillet. — Exposition de l'Union libérale des Artistes français, du 20 mai au 20 juillet. — Voir actuellement l'Exposition Vogler au Théâtre d'application, l'Exposition Zandomeneghi, galerie Durand-Ruel, et l'Exposition des portraits des écrivains du siècle, à l'Ecole des Beaux-Arts.

La Société des grandes auditions musicales fera représenter le 25 mai, à l'Opéra-Comique, *l'Iphigénie en Tauride*, de Glück.

Il paraît que la même Société à laquelle on doit ces auditions des *Troyens* qui obtinrent tant de succès l'année dernière, a l'intention de faire représenter cette année *Tristan et Yseult*, de Wagner. Cette œuvre serait donnée vers la fin de décembre, avec le concours de Van Dyck.

L'administration du Musée du Louvre continue à payer dans les grands prix quelques objets de la vente Spitzer : Un calice en argent doré et émaillé (Travail hispano-flamand du XIV^e siècle, 41.500 francs. — Un troussequin de selle, travail espagnol ou italien du XIII^e ou du XIV^e siècle, 85.000 francs ; c'est donné.

Le ministre des Beaux-Arts vient d'accepter pour les musées nationaux les dons faits par M. Destouches à l'Etat. Ceux-ci consistent entre autres en un dessin d'Ingres : *Portrait de la mère de M. Destouches*, et en trois dessins de Géricault : *Artillerie de la Garde*, un *Centaure*, *Etude de deux chevaux*.

M. Georges Berger, député de Paris, vient d'être nommé membre supérieur du Conseil des Beaux-Arts, en remplacement de M. Calland, décédé.

En revanche, on nous annonce, sous toutes réserves, qu'aux prochaines élections parlementaires, M. Berger se retirant de la lutte, prierait les électeurs du IX^e arrondissement de reporter leurs voix sur M. Bouguereau, peintre de talent.

Le récent volume de Paul Adam : *Princesses Byzantines*, publié chez Firmin-Didot, n'étant tiré qu'à 500 exemplaires, est presque épuisé. Avis aux retardataires.

On peut souscrire dès à présent aux *Nouvelles Passionnées* de Maurice Beaubourg, qui seront mises en vente les premiers jours de juin, Prix : 5 fr. sur papier ordinaire, et 20 fr. sur papier de luxe.

La même Revue éditera prochainement les *Contes à Soi-Même*, par Henri de Regnier.

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix	Dragon.
Ajaccio	De Peretti.
Amiens	Courtin-Hecquet.
Angers	Lacheze et Cie.
Besançon	Jaquard.
Bordeaux	Bourlange.
—	Dauche.
Boulogne-s.-Mer	Duthu.
Bourg	Chiraux.
Bourges	Montbarbon.
Brest	Renaud.
Caen	Robert.
Châlons-s.-Marne	Brulfert.
Chambéry	Weill.
Cherbourg	Baujat.
Clermont-Ferrand	Marquerie.
Dijon	Ribon-Collay.
Saint-Etienne	Armand.
Fontainebleau	Chevalier.
Grenoble	Desprez.
Le Havre	Baratier.
—	Bourdignon.
Lille	Dombu.
	Tallan lier.

Lyon	Bernoux et Cummin.
—	Veuve Cantal.
—	Dizain et Richard.
Marseille	Aubertin.
—	Carbonnelle.
Montauban	Bian.
Montpellier	Coulet.
Nancy	Grosjean-Maupin.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Catelan.
—	Morin-Fesselier.
Orléans	Herluison.
Poitiers	Druinaud.
Saint-Quentin	Triquenaux-Devienne
Reims	Michaud.
Rouen	Lestringant.
—	Schneider.
Saumur	Milon.
Toulon	Rumèbe.
Toulouse	M ^{les} Brun.
Tours	Pericat.
Versailles	Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg	Treuttel et Wurtz.
Berlin	Ascher et Cie.
Leipzig	Brockhaus.
Munich	Ackermann.
Stuttgart	Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres	Hachette.
-------------------	-----------

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne	Brockhaus.
Buda-Pesth	Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles	P. Lacomblez.
—	Lebègue et Cie.
—	Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire	Barbier.
--------------------	----------

ESPAGNE

Barcelone	Piaget.
Madrid	Romo et Fussel.

ITALIE

Rome	Bocca.
Milan	Treves frères.
Turin	Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne	Fereira.
--------------------	----------

SUÈDE

Stockholm	Loostroom.
---------------------	------------

SUISSE

Bâle	Georg.
Berne	Nedegger.
Genève	Burckhardt.
—	Hegimann.
Lausanne	Duvoisin.
Zurich	Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople .	Biberdjian.
------------------	-------------